

RICHARD MILLET

LA FIANCÉE  
LIBANAISE

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LA VOIX D'ALTO, 2001 (Folio n° 3905).  
LE RENARD DANS LE NOM, 2003 (Folio n° 4114).  
MA VIE PARMİ LES OMBRES, 2003 (Folio n° 4225).  
MUSIQUE SECRÈTE, 2004.  
HARCÈLEMENT LITTÉRAIRE, entretiens avec Delphine Descaves et Thierry  
Cecille, 2005.  
LE GOÛT DES FEMMES LAIDES, 2005 (Folio n° 4475).  
DÉVORATIONS, 2006 (Folio n° 4700).  
L'ART DU BREF, Le Cabinet des lettrés, 2006.  
DÉSENCHANTEMENT DE LA LITTÉRATURE, 2007.  
PETIT ÉLOGE D'UN SOLITAIRE, 2007 (Folio 2 € n° 4485).  
PLACE DES PENSÉES, sur Maurice Blanchot, 2007.  
L'OPPROBRE. Essai de démonologie, 2008.  
LA CONFESSION NÉGATIVE, 2009 (Folio n° 5150).  
BRUMES DE CİMMÉRIE, 2010.  
LE SOMMEIL SUR LES CENDRES, 2010.  
TARNAC, L'Arpenteur, 2010.  
L'ENFER DU ROMAN, réflexions sur la postlittérature, 2010.  
GESUALDO, 2011.

### *Au Mercure de France*

- L'ORIENT DÉSERT, coll. « Traits et portraits », 2007 (Folio n° 4973).

### *Aux Éditions P.O.L*

- L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.  
L'INNOCENCE, 1984.  
SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

*Suite des œuvres de Richard Millet en fin de volume*

LA FIANCÉE LIBANAISE



RICHARD MILLET

LA FIANCÉE  
LIBANAISE

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

*Pour Leila*



*Viens avec moi du Liban !*

Cantique des cantiques

*Le sang régulier des femmes engendre  
des fantômes.*

PARACELSE



Je redeviens sauvage. Les femmes s'ensauvagent, elles aussi, plus libres, plus dures, proches ou lointaines, nombreuses, marchant à la conquête du monde. Et me voilà de nouveau seul. Je vieillis, beau verbe aux teintes d'anciens émaux limousins, et qui me rappelle qu'un jour, beaucoup plus tôt que je ne l'imagine, je reposerai dans la terre de Siom, à côté de ma mère qui vient de mourir, à Lausanne, sous les yeux de personne, comme elle disait, et comme elle a toujours vécu. Je pourrai à l'ombre des grands hêtres et des sapins, moi qui, enfant, dans la pente du pré Saint-Martin qui longe le cimetière et où je gardais les vaches, aimais tant observer, jour après jour, la décomposition d'insectes au fond de rigoles et de flaques étincelant au crépuscule comme des feuilles d'or sur le crâne d'un roi mort. Je me décomposerai dans un cercueil de chêne ; mon corps libérera ses immondices, ses humeurs, ses gaz, dans mes ultimes vêtements, puisqu'il n'y a plus aujourd'hui de suaire pour recueillir la sueur des trépassés et que je n'aurai personne pour nettoyer mon cadavre et l'habiller — et d'ailleurs je veux être mis en terre tel que

je serai décédé, l'idée d'une toilette funèbre me faisant horreur. Ensuite il se couvrira de taches jaunes, vertes, blanches, ce corps, et il gonflera, la peau éclatant par endroits, ou s'affaissant, se desséchant à d'autres, devenant noire comme celle de ce Palestinien que j'avais vu brûler vif, pendant la guerre du Liban, et dont il n'était bientôt plus resté qu'une bouche atrocement ouverte sur un cri encore plus ténébreux que sa peau. Mes cheveux, mes poils, mes ongles continueront à pousser dans une puanteur et une obscurité où je lancerai des hurlements que seul accueillera le silence du cri, nul ne devant descendre pour m'exhorter à me lever et à marcher, et moi gisant pour toujours près de ma mère, dans ce caveau qu'elle avait, un matin, décidé de faire bâtir, sur la plus haute colline de Siom, dans le beau cimetière en pente auquel j'ai toujours pensé que je retournerais, à mon tour, parmi les Siomois qui peuplent mes livres, notamment les Bugeaud, à présent tous morts et, je l'espère, en paix dans leurs caveaux où ma mère n'a pas voulu procéder à des réductions de corps, préférant, elle qui n'a jamais rien voulu posséder, bâtir sa propre tombe, en granit rose, avec un simple crucifix de laiton déposé comme une fleur au milieu de la dalle dépourvue d'inscription, ma mère montrant encore son esprit d'indépendance et son orgueilleux souci de continuer à n'être rien. Elle m'avait téléphoné, l'année précédente, me réveillant en pleine nuit pour me demander de m'entendre avec les frères Rivière au sujet d'un caveau; elle oubliait que cette famille de maçons est elle aussi éteinte, et m'obligeait donc, pour trouver un entrepreneur, à me rendre à Siom où je n'étais pas retourné

depuis la mort d'Idil, la jeune Turque avec qui j'aurais sans doute vécu si elle n'avait été tuée par son beau-frère, pour l'honneur, au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux, criais-je encore, avec rage, cinq ans après, certaines nuits où je revoyais jaillir le sang de cette gorge plus blanche que la neige de février, ce meurtre me laissant plus seul que je ne l'aurai jamais été, pensais-je, non sans complaisance et sans imaginer que cette solitude s'accroîtrait davantage, une fois ma mère morte, quelques mois après qu'elle m'eut sommé de faire bâtir le caveau avec le ton impérieux qui était le sien, particulièrement au téléphone où elle s'adressait à moi comme elle l'avait fait avec ses élèves, et comme elle ne manquait pas de le faire dès lors qu'elle devinait chez autrui une faille qui lui permettrait de le percer à jour, voire de lui percer le cœur, là où d'autres auraient tenté de séduire, de convaincre, d'aimer. Ma mère n'aimait personne, sinon dans le lointain des sentiments que nous laissons paraître pour tenir autrui à distance, parfois pour mieux l'aimer ou nous acquitter de l'amour, et à l'étroit dans nos certitudes, nos principes, nos dégoûts, nos haines. Je lui ai obéi avec le secret désir de ne plus l'entendre, cette voix, et de lui donner un tombeau, d'enterrer dans la terre de Siom ce qui n'aura jamais consenti à parler dans l'abondance du cœur.

Je redeviens sauvage. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux pour en finir avec ma propre rhétorique et ce que mes jeunes maîtresses appellent des préjugés d'homme de l'ancien monde, celui de Siom aussi bien que cette civilisation européenne qui s'éteint sous nos yeux, m'assure ma sœur, mi-sérieuse mi-moqueuse, comme à son habitude, et qui aura été mon plus cruel miroir, le seul être avec lequel je n'aurai pas triché, tant il est vrai que, même au sein de l'amour le plus profond ou du plus sûr bonheur, nous nous préoccupons encore de nos privilèges et du pouvoir, et ne paraissions jamais ce que nous sommes. J'ai vu mourir bien des gens, quelquefois de ma main, jadis, au Liban, et le spectacle de l'agonie me reste insupportable. Moi qui me veux l'ennemi du genre humain, je reste sensible à la mort des individus, tandis que les disparitions de masse, tremblements de terre, tsunamis, massacres me trouvent indifférent. La sensiblerie n'est pourtant pas mon fort, et j'ai hérité de ma mère la capacité d'apprendre la mort de quelqu'un sans m'en émouvoir, comme si sa disparition rencontrait d'abord mon indifférence, voire la rési-

gnation à la misère de notre fin, avant de trouver le chemin de ma commisération. La spontanéité n'est pas pour moi une vertu; comme tous les solitaires, je lui préfère le recul, la distance, une manière d'indifférence. Ainsi, je n'ai pas versé une larme à la mort de ma mère, Solange Sarroux, qui est décédée quelques semaines après l'achèvement du caveau, ayant sans doute senti qu'elle ne durerait guère plus, comme aurait dit Louise, sa mère, et je n'étais pas présent à ses obsèques, dont j'avais été averti trop tard, selon ses vœux, probablement, de sorte qu'il s'est murmuré, à Siom, qu'elle s'était enterrée toute seule, comme elle avait vécu, je le répète, si bien que je n'ai pas eu le remords de ne pas l'avoir accompagnée à sa dernière demeure, comme disait ma sœur, ma mère ayant tout organisé avec les pompes funèbres suisses et me laissant donc, de façon inattendue, dans une solitude que je n'avais pas encore connue, moi, le dernier des Bugeaud, et désireux de comprendre pourquoi le décès de cette femme à qui je devais la vie m'émouvait, elle qui avait si peu été ma mère, ne m'avait pas donné de père, ne m'avait jamais témoigné le moindre amour et avait remis le soin de m'élever à sa propre mère et à ses tantes, plus tard à cette fille, Françoise, qu'elle m'avait proposée pour sœur alors que nous n'étions pas du même sang, mais qu'elle était la fille d'un ancien amant, et avec laquelle j'avais, dès seize ans, noué des rapports qu'aucune sœur, épouse, amante ou fille n'aurait pu établir avec moi.

Elle seule, Françoise, aura compris ou accepté ce que je suis. Elle seule aura su m'aimer sans rien attendre en retour, établissant son affection à une hauteur d'elle

seule connue, et acceptant de me voir redevenir sauvage et, s'il le fallait, de m'aider à mourir, de me fermer les yeux, l'idée que ses doigts touchent mes paupières mortes m'apaisant extraordinairement. C'est à elle que j'ai demandé de louer à Siom, ou dans le canton, une maison où passer avec elle le mois d'août, cet été, moins dans l'espoir de comprendre qui fut ma mère (son existence destinée à demeurer à jamais mystérieuse) que pour revenir une dernière fois sur ma propre vie, cette vie de quasi-orphelin, chassé, à seize ans, d'une trop longue enfance et du pays de Siom comme de celui de Canaan, terre promise et perdue tout à la fois, comme le sont les femmes, du moins certaines d'entre elles, et non seulement Idil, la jeune Turque assassinée, mais aussi celles qui m'ont quitté, Marina Faurie, Laura Mendoza, Erzebeth Cohen, Anne Desmarets, par exemple, et les jeunes filles que j'ai abandonnées au Liban, autrefois, et dont je regrette de n'avoir pas épousé l'une d'elles, Roula, Racha, la Druze, et surtout Siham, la jeune maronite, et bien d'autres encore, parmi lesquelles trois ou quatre dont la vie n'aura pas été moins singulière que celle de ma mère, et encore celles qui viendront peut-être, comme la jeune femme qui s'est approchée du verre dépoli de la porte d'entrée, le lendemain de notre arrivée à Siom, au début de ce mois d'août; une jeune femme à qui ma sœur, en s'approchant elle aussi de la porte, devait donner l'impression de se trouver devant une figure peinte par Bacon ou plutôt (car Bacon est devenu, comme Giacometti ou Warhol, une tarte à la crème des écrits sur l'art, une référence obligée, donc vidée de sa vérité) une espèce de fantôme, alors

que c'était le rôle que je jouais, moi, dans l'ombre, au fond du corridor, loin de ma sœur qui avait presque le nez sur le verre dépoli et ouvrait la porte pour chasser les fantômes en laissant entrer la lumière de l'après-midi et la jeune femme aux cheveux mi-courts qui la regardait avec un sourire timide, au haut des cinq marches qu'elle avait gravies d'un pas élégant, avais-je pensé en écoutant leur bruit et en songeant que le pas d'une femme nous renseigne beaucoup sur sa beauté ou sur ses dispositions sensuelles.

J'avais décidé de rester caché : je n'avais pu en savoir davantage sur la beauté de celle que ma sœur avait introduite au salon et à qui elle disait, comme nous en étions convenus, que je n'étais pas encore arrivé à Siom, ce qui faisait de moi l'unique fantôme de la maison, les deux femmes trouvant à s'accorder sur mon dos, comme il se doit entre femmes, dès lors qu'elles n'entrent pas en concurrence, la visiteuse parce qu'elle était dépitée de ne pas trouver celui qu'elle avait fait tant de kilomètres pour rencontrer, ma sœur parce qu'elle était heureuse de lui répondre que je suis un personnage impossible, comme tous les écrivains, même ceux qui semblent avoir renoncé à tout rôle social, sinon à la littérature, reprenant alors une phrase : « Tu n'es pas vivant ! Tu vis avec les morts ! », que j'avais entendue prononcer à tant de femmes blessées, et même à certains hommes, et qui en concluaient, les uns et les autres, que les écrivains n'ont pas tout à fait la même constitution que le commun des mortels, et qu'ils sont plus proches des idiots, des autistes ou des défunts que du reste de l'humanité.

« Des ruminants, ces écrivains, des vaches sacrées ou, au contraire, des bêtes à équarrir ! » avait lancé ma sœur à la visiteuse dont, avant qu'elle passe au salon, j'avais aperçu non pas le visage mais les jambes ; de jolies jambes que révélait une jupe trop courte, ou que j'ai jugée telle parce que j'étais à Siom et que je retrouvais mes instincts d'indigène pour qui le corps des femmes ne doit pas être montré aussi ostensiblement qu'en ville, où les femmes sont plus ou moins perdues, pensions-nous, il y a encore trente ans, et, plus vraisemblablement, parce que ces jambes introduisaient la visiteuse dans le grand songe érotique que tout homme nourrit pour les inconnues, notamment les jeunes femmes : celles dont on se prend à tout attendre et dont la beauté s'accroît de cette attente, comme je me sentais disposé à le faire pour la visiteuse que ma sœur avait fait asseoir dans le salon, au milieu de cet après-midi d'août où il faisait si beau que la jeune femme avait peine à croire que Siom fût le sombre cœur du monde évoqué par mes livres, même devant cette haute maison à crépi gris, chaînages de granit et toit d'ardoise pointu ; une demeure étroite, sévère, inconfor-

table, tout en escaliers et en pièces trop petites, typique du goût bourgeois du Limousin des années 1930, lequel pouvait rappeler, en plus austère, certaines villas de la côte normande, quoique la maison fût à présent à moitié dissimulée entre de grands et noirs sapins, au cœur d'un parc dont l'entrée était défendue par une grille qui s'était ouverte avec un cri de corneille, avait dit la visiteuse à ma sœur dont elle avait pu penser qu'elle la trouverait derrière la porte d'entrée, cette corneille, avant de voir blanchir son visage derrière le verre dépoli, exactement comme dans un de mes romans, avait-elle ajouté en contemplant la figure de ma sœur qu'elle trouvait, dirait-elle plus tard, semblable à un animal des grands bois ou à l'un de ces portraits dans lesquels l'interprétation du visage, fût-ce au prix de sa déformation, est une façon d'atteindre à la vérité bien plus sûrement que, par exemple, la scrupuleuse reproduction des traits que lui avait révélés l'ouverture de la porte : ceux d'une femme de cinquante-huit ans, à la figure aussi froide et austère que la maison, pas désagréable, d'ailleurs, mais que sa retenue faisait paraître plus âgée, avait-elle dû penser dès que ma sœur se fut mise à parler comme si elle n'avait attendu que le moment où la visiteuse arracherait à la grille son cri d'oiseau puis toquerait au verre dépoli plutôt que d'appuyer sur la sonnette vert-de-gris sur laquelle on hésitait plus à poser la main que sur l'œil d'un iguane ; comme si elle redoutait aussi que la personne qui ouvrirait la porte ne vînt pas seulement de l'extrémité du couloir mais d'un passé qu'elle (la visiteuse) avait du mal à se représenter et qu'il lui faudrait pourtant affronter, n'étant pas là pour autre chose, ce

passé se confondît-il avec moi, puisque c'était pour moi qu'elle était là, rappelait-elle à ma sœur qui s'écriait :

« Je dois avoir l'air d'une effraie ! »

Et elle cherchait un démenti qu'elle n'obtint pas, puis s'était tue sans se douter que la jeune femme ignorait ce qu'est une effraie et qu'elle ne connaissait peut-être pas l'effroi, les jeunes gens d'aujourd'hui étant seulement familiers de l'inquiétude, au pire d'une angoisse momentanée, dont les anxiolytiques ou le sport les délivrent bientôt, les grandes peurs ayant disparu d'Europe en même temps que les malédictions et la nuit profonde.

Elles se dévisageaient, se souriaient, se jugeaient. Chacune attendait que l'autre parle, qu'il soit mis fin au silence où elles s'étaient retirées, une fois assises dans le salon d'où elles voyaient les branches des sapins qui remuaient dans le jardin l'implacable lumière de l'après-midi, ma sœur finissant par redire à la visiteuse que j'étais absent, que je ne serais probablement pas là, ce jour-là, suscitant un regain de dépit si visible qu'elle, ma sœur, s'est sentie tenue d'ajouter qu'elle m'attendait elle aussi, qu'elle avait passé une grande partie de sa vie à m'attendre, suggérant à la visiteuse qu'elle n'avait plus qu'à entrer dans cette patience, malgré le peu de goût des jeunes gens pour ce qui est une des qualités de l'âge mûr ou l'apanage de la province, et partager avec elle une attente qui serait peut-être longue.

Je souriais. Je me condamnais moi aussi à attendre ma propre apparition pour avoir, après bien des hésitations, accepté de rencontrer cette jeune femme, une étudiante (une doctorante, avait-elle précisé, une thésarde, aurais-je dit) qui avait entrepris un travail sur la

*Composé et achevé d'imprimer  
par CPI Firmin Didot,  
à Mesnil-sur-l'Estrée le 31 août 2011  
Dépôt légal : août 2011  
Numéro d'imprimeur : 105028*

ISBN 978-2-07-013404-5/Imprimé en France

**183492**



# La fiancée libanaise

## Richard Millet

Cette édition électronique du livre  
*La fiancée libanaise* de Richard Millet  
a été réalisée le 24 octobre 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070134045 - Numéro d'édition : 183492).

Code Sodis : N49312 - ISBN : 9782072444678

Numéro d'édition : 232556.